

Michel Dion, *11 septembre : Allusions poétiques et repères philosophiques*, Montréal, Éditions GGC, 2002, 140 p.

Dominic Desroches

Volume 14, numéro 2, printemps 2004

Rencontres avec Heidegger

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801267ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801267ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desroches, D. (2004). Compte rendu de [Michel Dion, *11 septembre : Allusions poétiques et repères philosophiques*, Montréal, Éditions GGC, 2002, 140 p.] *Horizons philosophiques*, 14(2), 129–133. <https://doi.org/10.7202/801267ar>

## NOTE DE LECTURE

**Michel Dion, *11 septembre : Allusions poétiques et repères philosophiques*, Montréal, Éditions GGC, 2002, 140 pages.**

Le titre de ce court ouvrage de poésie se veut hautement connoté et très circonstanciel, car tout ce qui touche de près ou de loin les fameux «événements» du 11 septembre 2001 en Amérique est susceptible d'attirer l'attention et de forcer l'interprétation. En effet, le 11 septembre s'avère une date (bien américaine certes) qui servira le propos du poète, une date qui ne peut laisser personne indifférent, mais aussi une date qui transporte son lot d'idéologies. Ici, on n'aura donc pas attendu les effets du travail de l'histoire (Gadamer), pas davantage pris le recul nécessaire à l'objectivité pour se prononcer. Au contraire, c'est à partir de la tempête médiatique suscitée par les attentats survenus aux États-Unis, de l'urgence de la situation et du caractère inhumain de ces actes que l'auteur entend s'exprimer librement. Loin de réfléchir sur la signification politique et historique, l'auteur a plutôt choisi la démonstration du dire poétique et il faut le féliciter de ce choix. Car rien n'est plus difficile que d'analyser les véritables raisons de ces actes. Peut-on d'ailleurs parler ici de «raisons»? Peut-être vaut-il mieux, en ce cas, laisser les mots nous «dire» quelque chose et refuser d'emblée les démarcations, les repères fixes. Mais avant d'aborder le contenu poétique du livre, il convient de dire d'abord un mot sur Michel Dion, le poète derrière le 11 septembre.

Michel Dion est professeur titulaire à la Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie à l'Université de Sherbrooke et membre du Groupe de recherche Ethos de l'Université du Québec à Rimouski. L'auteur, qui s'intéresse à la théologie mais aussi à l'éthique de l'entreprise, l'éthique gouvernementale et à la question du profit, a publié coup sur coup, aux mêmes éditions que *11 septembre*, *Au-delà de soi* (2001), *Relations d'affaires et croyances religieuses* (2001) et *Le paradoxe humain* (2000). À titre informatif enfin, on notera que l'auteur ne semble reculer devant aucune frontière disciplinaire, devant aucune étymologie, sinon devant aucune métaphysique, comme l'indique le titre d'un ouvrage publié aux Éditions Médiaspaul en 1998, *Investissements éthiques et régie d'entreprise. Entre la mondialisation et la mythologie*.

Avant d'aborder le contenu du livre pour lui-même, il est important de rappeler le plan suivi ici et de réfléchir sur le titre provocateur de l'ouvrage. Ainsi serons-nous en mesure de voir si l'auteur relève le pari qu'il s'est proposé au départ. Concernant la construction de l'ouvrage, il nous propose une poésie qui s'échelonne sur trois moments temporels précis : la première partie du recueil s'intitule «10 septembre, ou l'innocence rêveuse», la seconde «11 septembre, ou l'horreur indescriptible» et enfin la troisième, «12 septembre, ou l'inquiétante incertitude». Chacune des trois sections de l'ouvrage comporte une dizaine de poèmes. Par les intitulés, on voit déjà se dessiner la trame poétique elle-même : avant les événements du 11 septembre, la vie se déroule dans une innocence et une tranquillité rêveuse (5), tandis qu'après le 11 septembre, véritable instant de mort (71) et manifestation du don de soi des héros (83), se développent les idées d'envahissement (97), de méfiance (113), d'inquiétude (121), bref : un sentiment d'angoisse étouffant (129). Cette approche des événements a l'audace de temporaliser ce qui échappe au temps lui-même et à la «mémoire immémoriale».

Le titre peut sembler malheureux. Loin de reprendre et de poursuivre l'interrogation classique de T.W. Adorno (la poésie, après Auschwitz, est-elle encore possible?) ou les intuitions de H. Jonas (Le concept de Dieu après Auschwitz), le titre du livre a été choisi sans se demander si cela va de soi pour tout le monde. Certes, et sans vouloir comparer l'incomparable, il n'est pas nécessaire de s'appeler Paul Celan pour comprendre que le 11 septembre n'a de sens patriotique que dans l'imaginaire américain, que les tragédies ont d'autres «dates historiques» pour les Russes, pour les Arméniens, pour les Palestiniens, pour les Kurdes, sinon pour toutes les victimes de la terre. Écrire sur le 11/09 ne peut se réaliser qu'au prix de cette vérité. L'auteur marchera, tantôt avec brio, tantôt avec misère, sur le fil de cette date dangereusement idéologique.

Dans la section initiale, les premières poésies visent à mettre en lumière ce qui qualifie la vie avant le 11 septembre. L'idée peut se résumer dans ces quelques vers tirés du second poème de l'ouvrage «Le hameau tranquille» :

«Un doute s'est semé lui-même (je n'y suis pour rien),  
je te le jure, chère nation) :  
J'arrive tout juste à l'exprimer en images.  
J'en oublie les mots, ils seraient trop dévastateurs.  
J'ai peur de ressentir, en apercevant cet ange noir,

l'insurmontable attirance qui me couperait les ailes,  
Celles-là même qui m'aideraient à voler dans les cieux utopiques.  
Peu de secondes passeront avant que l'incertitude se soit  
définitivement installée en moi» (12)

Le poète poursuivra sa tâche en multipliant les expressions de cette incertitude, en cherchant dans les ressources de la poésie à la nommer de multiples manières (obscur angoisse, insécurité, imprévisible, être-vers-la mort, etc.). Pour le poète, la tranquillité est une illusion au vu de ce qui surgira le lendemain. Dans la suite de cette première partie dont l'objectif est, rappelons-le, de décrire l'atmosphère avant la date du 11 septembre, le vocabulaire se militarise de plus en plus et la vérité se laisse entendre comme l'objet d'une défense par un gardien, un protecteur :

«Le Temps est ton gardien et ton protecteur (...)  
Et réduit les angoisses qui, autrement, m'assailliraient,  
Tels des guerriers venus de loin, au regard perçant et  
aux armes de pacotilles.  
Tu es ma maison qui voit ma joie et ma tristesse,  
Ma colère et ma peur s'articuler pour former une armée  
Envahissant mon cœur d'enfant oublié» (15)

Si la rhétorique est militaire, si la dialectique est simplement celle du Bien s'opposant au Mal, c'est en revanche l'angoisse, sans qu'elle soit définie, qui apparaît comme l'état psychologique privilégié pour nous donner une idée de la «crise existentielle» qui surgira le 11 septembre. Cette angoisse passera par une démonstration des limites du moi dans sa finitude. Tirés du poème «Le gardien des illusions», nous retenons les vers suivants :

«Tu es l'absence, en moi, d'un regard critique sur moi-même,  
Les distorsions de mon existence n'auraient aucun avenir,  
Ni aucune saveur d'ailleurs, sans ce moi-en-absence.  
J'ai pris goût à la non-présence de ce gardien fantomatique (...)  
Très cher Gardien de mes obscurités, je t'ai modelé au gré  
de mes besoins,  
Sentant bien les grands vents de mon impuissance,  
S'opposer à ma conscience.» (37 et 39)

Nous laisserons à d'autres, aux spécialistes de la rhapsodie surtout, le soin d'interpréter ces vers. Pour notre part, nous poursuivrons la lecture pour mieux saisir ce qui s'est passé le 11 septembre. L'aède, qui ici se fait complice d'une métaphysique du pis, nous propose une poésie empreinte de violence afin de rendre le caractère

«indescriptible» de l'horreur. Cherchant d'abord le «mal-en-soi», le poète, rompu aux exigences de la phénoménologie, s'intéresse à la question de la distance («Loin en soi, loin de moi») pour donner un versant politique à la chute des tours jumelles, rebaptisées «les stèles du pouvoir». Dans une poésie déconstructive, le poète explicite ce «moi-en-absence» caractérisant désormais notre Grande Finitude (sic, 43) «effritée» (40).

Le poète mettra de l'avant force imagination pour nous faire vivre l'effondrement des tours, par exemple en multipliant les allusions à la douleur dans les poèmes intitulés «Le bûcher, ou la vie en perdition», «Le vacarme de l'instant de mort» et «La Chair broyée». Ces poésies pour le moins allusives conduisent l'auteur, qui a su dégager notre «finitude effritée» (41) après le 11 septembre, à marquer l'héroïsme et le don de soi qui font, sauf erreur, référence au courage des pompiers new-yorkais, à moins que ce ne soient des références à Ulysse lui-même. Ces vers témoignent bien des qualités épiques de notre auteur :

«Jamais le courage n'aura atteint de plus hauts sommets,  
Mérité de plus fières médailles que dans le don total de soi,  
Qu'il est capable de susciter chez les êtres les plus sensibles,  
Les plus généreux qui soient.  
Les héros n'auront pourtant cherché, ce jour de septembre,  
Qu'à faire leur devoir» (85-86)

Après l'épisode épique, la poésie aura l'ultime tâche de cerner le sens de la vie au matin du 12 septembre. Sous le titre «12 septembre, ou l'inquiétante incertitude», l'héritier d'Homère entend dire cette ère nouvelle qui s'ouvre à nous. C'est bien sûr «l'envahissement» qui nous guette, la «fragilité» et «la méfiance du jour». Pour l'auteur, nous devons par conséquent reconsidérer notre rapport au temps, à l'histoire et à la mémoire. Si les qualificatifs associés à l'histoire sont souvent sibyllins et contradictoires, nous devons absolument relire ce message puissant de l'auteur :

«Nous avons perçu le déracinement de notre mémoire immémoriale,  
tous ceux que l'avenir intéresse pourraient se plaindre de leur sort,  
Les inquiétudes journalières ont tracé les lignes,  
Dont nos visages seront marqués à jamais» (139)

Et comme le poète l'avait laissé entendre à la ligne précédente, il y a de l'espoir, car «La vie a le dernier mot sur ce qui tente de

l'assujettir». Or, enfin, que retenir de ce recueil? Si le livre offre bien des «allusions» poétiques et qu'il tente de critiquer l'absence de pensée dans les événements de septembre 2001, il ne présente cependant pas de «repères philosophiques». Les thèmes philosophiques sont peu présents dans le recueil, à l'exception peut-être du temps, de l'histoire et du don, le Mal étant un thème théologico-philosophique. On aurait souhaité dépasser les préjugés habituels, on aurait aimé aller beaucoup plus loin et traverser à nouveau le miroir de la politique américaine, comme nous a habitués par exemple le lucide Noam Chomsky (*Pirates et Empereurs. Le terrorisme international dans le monde contemporain*, Fayard, 2003) depuis les années 1980. Mais non, l'auteur nous abandonne dans les dédales de la «propagande» américaine, pour reprendre les mots de Chomsky. Au lieu de rencontrer des mots puissants, le lecteur trouvera plutôt de gigantesques fresques cherchant dans les limites des mots ordinaires à dire ce que l'auteur associe au Mal-en-soi. Le regard du poète, qui emprunte à la poésie son spectre, n'est pas des plus originaux, mais procure au lecteur un sentiment du courage et le goût du dépassement de soi. Ces qualités ne pourront cacher certaines limites inhérentes aux choix de l'auteur. Ce livre, demanderons-nous ici, aurait-il pu être écrit à partir du Moyen Orient? La réponse à cette question illustre très bien l'absence d'universalité du propos. L'herméneutique qu'il présuppose est résolument occidentale, sinon proprement Nord américaine. Exigeant peut-être, on aurait aussi souhaité que l'auteur poursuive dans l'innovation et refuse d'user de certains concepts existentiels aussi connus que mal définis, comme l'angoisse, l'authenticité, la faute, l'engagement, l'espoir, qui servent à tous les malheurs humains sans distinction. Le tour de force de l'auteur restera sans aucun doute celui de proposer de nombreuses allusions poétiques qui s'alimentent sans repères, sans raisons apparentes, et qui conservent leur aspect énigmatique, un peu comme si les événements en question refusaient toute taxinomie, toute architectonique. Il faut donner crédit à Michel Dion d'avoir su chercher dans la poïésis des bases à la tolérance et à la compréhension mutuelle. En ce sens, ce livre trahit un souci moral qui ne se dément jamais et mérite d'être salué parmi les récits poétiques post 11 septembre qui prennent au sérieux la mémoire des hommes, le visage de l'autre et la peur de penser.

Dominic Desroches  
 Centre d'éthique et droit,  
 Copenhague, Danemark  
 d.desroches@umontreal.ca